



Mme Finemouche —Tiens, la nuit dernière, j'ai rêvé que maman venait passer un mois avec nous !
M. Finemouche (effrayé) —Ah ! mais tu sais que les rêves doivent toujours être pris à rebours !
Mme Finemouche (après un repos). —J'ai aussi rêvé que tu m'avais dit que je n'aurais pas de nouvelle toilette, cette saison.
M. Finemouche (avec peine) —C'est étonnant comme il y a certains rêves qui sont vrais !

SONNETS D'AMOUR

(Extrait de "L'Amour", sous presse.)

MES VERS

C'est pour vous qu'ils sont faits, ces sonnets où mon âme,
Comme un oiseau captif palpite entièrement,
Ils ont été pensés à côté de vous, femme,
Sous le regard aimé qui faisait mon tourment.

Si parfois vous trouvez que trop d'amour m'enflamme,
Que mon cœur surchauffé par un rêve qui naît,
Béni trop sa souffrance et trop souvent l'acclame,
Alors regardez moi d'un regard plus élément.

Car vous ne savez pas qu'elle fut mon épreuve,
Tout le sang de mon cœur en a saigné la preuve,
Si vous ne m'aimez pas, moi, je sais vous aimer.

Qu'importe un rêve foi, des heures de démence,
Je le sais il vaut mieux pour moi garder silence,
Mais je vous aime trop pour ne pas le crier.

Lac Témiscamingue, Mars 1899.

MA MUSE

Les lûtes vous parfois ces pauvres vers si doux,
Où mon cœur emporté par l'ardeur de son rêve,
Disait bien hautement ce qu'il pensait de vous,
Le redisait toujours, sans une heure de trêve ?

N'avez vous pas trop ri de l'esclave à genoux,
Qui pour vous rencontrer trouvait l'heure trop brève,
Et qui rentré chez lui, rêvait encore à vous,
Vous le rêve idéal par qui seul il s'élève ?

O les verbes si doux qui venaient de mon cœur,
J'écrivais, j'écrivais, plein d'une sainte ardeur,
Bénissant le flambeau, la main consolatrice.

C'est pour ça qu'aujourd'hui je le dis hautement,
Par vous sont nés ces vers éclo en mon tourment,
Pour ça vous êtes mienne, ô muse inspiratrice.

B. DE FLANDRE.

Ce qu'on s'Amuse en Permission !

Premier dragon —Si tu savais, Billiou, ce que je me suis amusé, la dernière fois que je suis allé en permission ! A se tordre quoi !

Second dragon. —Veinard !

Premier dragon —Je suis allé d'abord chez l'oncle Galuchat où nous avons pris deux cognacs. Puis après chez mon beau frère Billotin qui m'a fait prendre un rhum et chez ma tante Phrasie, qui m'a fait avaler trois prunes à l'eau de vie.

Second dragon (alléché) —Oh ! les prunes à l'eau de vie... ma passion !

Premier dragon. —Et avant de prendre le train je suis allé passer la soirée chez le cousin Antoine et là nous avons bu trois litres...

Second dragon (de plus en plus alléché). —Trois litres ?...

Premier dragon. —Oui, sans compter qu'avant de monter en chemin de fer, il m'en a donné un autre pour ma route. Puis enfin, je suis arrivé au quartier en retard d'un jour et on m'a donné quinze jours de grosse boîte. C'est-y ça une crâne permission.

En chœur. —Ah ! ce qu'on s'amuse en permission !

CALCHAS.

APOLOGUE ORIENTAL

Un mendiant de Schiras trouva un petit miroir qui, à son grand étonnement, embellissait la face la plus hideuse. Il vit tout d'un coup l'usage qu'il en pouvait faire, et cette glace devint entre ses mains un gagne-pain très fructueux. Il la présentait aux passants d'un air dévot et gracieux : "Contemplez, leur disait-il, le visage charmant qu'Allah vous a donné, et faites l'aumône au plus pauvre de ses serviteurs."

Que pouvait on refuser à un compliment pareil, et au porteur d'un miroir si aimable ?

Tout le monde donnait, les femmes surtout, qui sont plus charitables que les hommes, et ne le prouveront jamais si bien.

Un jour que ce maître gaeux était malade, il confia le miroir à son fils, et l'instruisit de la manière de s'en servir. Ce fut peine perdue. Le petit

garçon revint au logis, le soir, sans rapporter aucune aumône. Il avoua qu'il avait oublié de montrer aux passants le miroir merveilleux, et il ajouta que, s'y étant regardé, il s'était vu si beau, qu'il n'avait pu mieux faire que de s'y admirer toute la journée.

"Petit imbécile ! lui dit le père, qu'y as-tu gagné ? Apprends de moi ce qui distingue un homme d'esprit d'un sot : c'est qu'un sot se flatte lui-même, tandis qu'un homme d'esprit flatte les autres."

SHÉREAZADE.

TROP DE DEUX

Il prit sa main dans la sienne et murmura à son oreille les doux mots qui se répètent et se répèteront tant qu'il y aura de la jeunesse sur la terre. Elle souriait, le voyant si confiant.

—Je vous aime, murmurait-il.

—Vous m'aimez ? dit-elle, alors je vais rester ainsi.

—M'aimez-vous, ma chérie ?

—Ne me proposez pas d'énigme, murmura-t-elle.

—Mais je vous aime, cher amour, et je vous ai donné tout mon cœur. Je n'ai plus aucun droit sur lui, il est à vous, rien qu'à vous, tout à vous !

—A moi, pour en faire ce que je voudrai ? interrogea-t-elle candidement.

—Oui, chère amie.

—Alors, je vais le donner à mon amie Marie Martin. Elle en sera bien contente, je le sais, et moi j'en aurais vraiment trop du vôtre et de celui de Georges, car Georges m'a donné le sien hier soir.

PENSÉES COMMUNES

Bouleau. —J'ai toujours eu l'idée qu'après qu'un homme et une femme sont mariés depuis quelque temps, leurs pensées deviennent identiques, à peu de chose près. N'est-ce pas, Rouleau ?

Rouleau (mélancoliquement). —Certainement. Tenez, maintenant ma femme pense à ce qu'elle me dira parce que je rentrerai tard cette nuit, et moi j'y pense également.

LE VRAI MOYEN

M. Curieux. —J'ai vu quelque part qu'un philosophe disait que le meilleur moyen de se guérir de l'amour c'était de fuir. Y croyez-vous ?

Mme Cynique. —Certainement, si vous fuyez avec la fille.

FINI DE RIRE



Lafinette (croyant faire une bonne blague à Isaac qui ne voit jamais). —Allons, père Isaac, c'est moi qui pale la traite ; que prenez-vous ?
Isaac. —Zing gartes bosdales, z'il fous blait.